

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

## L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ON S'ABONNE A SAUMUR,  
Au bureau, place du Marché-Noir, et chez  
MM. GAULTIER, JAVAUD, MILON, et M<sup>lle</sup>  
NIVERLET, libraires;  
A PARIS,  
Office de Publicité Départementale (Isid.  
FONTAINE), rue de Trévise, 22, et à l'Agence  
des Feuilles Politiques, Correspondance gé-  
nérale (HAYAS), 3, rue J.-J. Rousseau.

Gare de Saumur (Service d'été, 1<sup>er</sup> juin.)

Départs de Saumur pour Nantes.  
7 heures 55 minut. soir, Omnibus.  
4 — 30 — — Express.  
3 — 47 — — matin, Express-Poste.  
9 — 4 — — — Omnibus.  
Départ de Saumur pour Angers.  
1 heure 2 minutes soir, Omnibus.

Départs de Saumur pour Paris.  
9 heures 50 minut. mat. Express.  
11 — 49 — — matin, Omnibus.  
6 — 23 — — soir, Omnibus.  
9 — 28 — — — Direct-Poste.  
Départ de Saumur pour Tours.  
3 heures 2 minut. matin, March.-Mixte.  
7 — 52 minut. matin, Omnibus.

## PRIX DES ABONNEMENTS.

Un an, Saumur, 18 f. » Poste, 24 f. »  
Six mois, — 10 » — 13 »  
Trois mois, — 5 25 — 7 50  
L'abonnement continue jusqu'à réception  
d'un avis contraire. — Les abonnements de  
mandés, acceptés, ou continués, sans indi-  
cation de temps ou de termes seront comptés  
de droit pour une année.

## ARMÉE D'ITALIE.

Le *Moniteur* publie, dans sa partie non officielle, la proclamation suivante :

« Soldats ! Les bases de la paix sont arrêtées avec l'Empereur d'Autriche, le but principal de la guerre est atteint, l'Italie va devenir pour la première fois une nation. Une confédération de tous les Etats de l'Italie, sous la présidence honoraire du Saint-Père, réunira en un faisceau les membres d'une même famille ; la Vénétie reste, il est vrai, sous le sceptre de l'Autriche ; elle sera néanmoins une province italienne faisant partie de la confédération.

« La réunion de la Lombardie au Piémont nous crée de ce côté des Alpes un allié puissant qui nous devra son indépendance ; les gouvernements restés en dehors du mouvement ou rappelés dans leurs possessions, comprendront la nécessité des réformes salutaires. Une amnistie générale fera disparaître les traces des discordes civiles. L'Italie, désormais maîtresse de ses destinées, n'aura plus qu'à s'en prendre à elle-même si elle ne progresse pas régulièrement dans l'ordre et la liberté.

« Vous allez bientôt retourner en France, la patrie reconnaissante accueillera avec transport ces soldats qui ont porté si haut la gloire de nos armes à Montebello, à Palestro, à Turbigo, à Magenta, à Marignano et à Solferino, qui, en deux mois, ont franchi le Piémont et la Lombardie, et ne se sont arrêtés que parce que la lutte allait prendre des proportions qui n'étaient plus en rapport avec les intérêts que la France avait dans cette guerre formidable.

« Soyez donc fiers de vos succès, fiers surtout d'être les enfants bien-aimés de cette France qui sera toujours la grande nation, tant qu'elle aura un cœur pour comprendre les nobles causes et des hommes comme vous pour les défendre.

« Au quartier impérial de Valeggio, le 12 juillet 1859.  
NAPOLÉON. »

## REVUE POLITIQUE.

La paix de Villafranca a été accueillie en France avec un enthousiasme extraordinaire.

La guerre d'Italie était certainement bien populaire en France ; on en suivait les péripéties avec un intérêt profond. On attendait d'heure en heure le premier coup de canon de nos batteries flottantes dans le golfe Adriatique ; on espérait apprendre coup sur coup la chute de Venise et celle de Vérone.

Mais quel était le but de la guerre ? Rendre l'Italie indépendante et libre. Ce but est atteint aussi complètement qu'il soit donné à la sagesse humaine de réaliser ses conceptions. La Lombardie échappe définitivement à la maison de Habsbourg. La Vénétie fait partie intégrante de la confédération italienne ; et l'empereur d'Autriche, devenu, par rapport à ses possessions, au delà des Alpes, un simple prince italien, se trouve soumis aux décisions de la dette nationale qui régira la Confédération.

Tous les intérêts légitimes sont satisfaits ; tout est donné à l'indépendance et à l'esprit de nationalité ; rien n'est accordé à l'esprit de désordre ; l'effusion du sang humain est arrêtée, et l'Europe se voit délivrée d'une question irritante qui périodiquement mettait sa sécurité en péril.

C'est ainsi que la paix de Villafranca a été comprise en Angleterre. Annoncée mardi au soir au parlement, l'heureuse nouvelle a été accueillie par de vifs applaudissements, qui se sont changés en acclamations, lorsque lord John Russell a fait connaître que l'Empereur des Français avait accompli jusqu'au bout son programme de modération et de désintéressement, et que la France n'avait demandé ni reçu aucun accroissement de territoire.

Maintenant que la paix est faite, un congrès européen sera-t-il convoqué pour sanctionner ces arrangements convenus entre les deux empereurs ? Telle est la question que se posent plusieurs journaux étrangers.

Outre les conditions générales déjà publiées, la proclamation de l'Empereur fait connaître, comme on le pressentait généralement, le retour des princes italiens qui avaient quitté leurs Etats. L'Empereur espère que ces princes comprendront la nécessité de réformes salutaires.

En apprenant la conclusion de la paix, tous les membres du corps diplomatique se sont rendus individuellement à Saint-Cloud pour féliciter S. M.

l'Impératrice-Régente sur ce glorieux événement.

Ainsi que nous le prévoyions hier, avec trop de sûreté pour nous en faire un mérite, la Prusse a suspendu provisoirement la mise en marche de ses troupes.

L'empereur François-Joseph était attendu hier à Vienne. L'impératrice était partie la veille pour aller au-devant de Sa Majesté jusqu'à Laybach.

L'empereur François-Joseph vient d'adresser aux populations de son empire une proclamation dont nous recevons une très-courte analyse.

Il en résulte que l'empereur, en commençant la guerre, comptait autant sur la force de ses armes que sur ses alliés naturels de la confédération germanique. Ces alliés lui ayant fait défaut, il a voulu arrêter l'effusion du sang en signant les préliminaires d'un traité de paix avec l'Empereur des Français.

La nouvelle de la signature des préliminaires de paix à Villafranca ne pouvait manquer de produire une vive sensation en Angleterre : aussi les journaux d'hier de ce pays publient-ils, chacun à leur point de vue particulier, des réflexions dont nous allons donner l'analyse.

Le *Morning-Post* applaudit sans restriction. Ce qui le frappe tout d'abord, c'est la haute modération dont l'Empereur Napoléon a fait preuve, et il fait, dit-il, remonter jusqu'à Austerlitz pour trouver un résultat acquis avec autant d'éclat, au moment même où, après une série de victoires, l'Europe s'attendait encore à une grande et terrible bataille.

Le *Morning-Herald* déclare vouloir s'abstenir de toute critique en présence du plaisir qu'il éprouve de l'heureuse conclusion de la guerre. Il espère que toutes les grandes puissances continentales ne tarderont pas à réduire leurs formidables armements.

Le *Morning-Herald*, qui ne perd aucune occasion de montrer un peu de rancune envers lord Palmerston, considère, en outre, comme une chose étrange, que les bases du traité préliminaire de paix soient les mêmes que celles qui ne furent point acceptées par le noble lord en 1848.

Tout en regrettant les combats qui les ont précédés, le *Standard* a éprouvé une véritable satisfac-

## FEUILLETON

## LES ENFANTS DE LA NEIGE

## Première Partie.

(Suite.)

Au moment où le capitaine entraînait Lucien vers la salle à manger, le sergent, émissaire des convives, qu'inquiétait la durée de la conversation, entre-bâillait la porte.

— Avance à l'ordre, dit joyeusement l'officier au sergent. Salue !

Cloquet obéit comme autrefois, avec une gravité comique.

— C'est bien. Je te présente le fils du colonel Menneville.

Cloquet se redressa ; ses yeux dilatés et sa bouche béante disaient toute sa stupéfaction.

— M. Lucien ?

— Lui-même.

— Morbleu, j'ai bien vu des bombes, et ça ne m'a jamais fait tant d'effet, comparativement !

— Voilà le secret du capitaine ! cria l'invalidé en rentrant dans la salle.

L'officier fit la présentation de Lucien en quelques mots.

— Ma Fille, dit-il avec un peu d'orgueil, en montrant Félicie ; comment la trouvez-vous ?

— Charmante, et je comprends que vous soyez consolé du passé par les joies du présent.

— C'est tout mon bien. Je n'ai que cet enfant... Pardon, je me trompe, aujourd'hui, j'en ai un de plus, dit-il en serrant la main du jeune homme. Allons, vous allez vous asseoir à côté de nous ; c'est un petit dîner de fête, et la fête est complète.

Lucien s'empressa d'obéir. Le repas fut vif, animé, entremêlé de souvenirs ; on parla batailles et victoires. Alors on n'était pas encore arrivé à cette période de moquerie engendrée par la distance. La grande guerre avait des témoins et des cautions. Elle servait de critique à la politique d'alors ; le vieux soldat avait un prestige que la peinture et la gravure servaient à entretenir en multipliant les reproductions anecdotiques où triomphait le grognard. Le *Soldat laboureur* et le *Petit Caporal* n'avaient pas seulement des acheteurs parmi les paysans ; alors, les soldats de l'Empire n'avaient pas la physionomie que revêtirent plus tard quelques types grotesques ou absolus fourvoyés dans des voies où le relief militaire s'effaçait sous les travers et l'insuffisance. La

maladie de l'épigramme, qui respecte moins peut-être les grandes choses que les petites, n'avait pas encore inventé la fameuse *culotte de peau*, caractéristique de l'exagération des habitudes du sabre apportées dans la vie civile, et peut-être de l'importunité des souvenirs glorieux que révélaient les événements accomplis durant la grande Epopée.

Lorsque le dîner longuement prolongé tira à sa fin, le capitaine, suivant une pente toute naturelle, raconta les épisodes de la célèbre retraite de Russie avec l'intérêt que leur donne la parole de ceux qui y ont figuré.

En finissant, il proposa un toast à la mémoire de ses compagnons d'armes.

La proposition fut accueillie avec enthousiasme.

— Nous sommes tous les *Enfants de la Neige* ! dit Cloquet qui trouvait toujours une formule pittoresque aux idées qu'il exprimait ; c'est une mère qui nous a élevés durement, ajouta-t-il, en poursuivant sa métaphore, mais je lui pardonne, à cause de la parenté dont elle m'a gratifié.

## CHAPITRE III. — LE SECRET DU CAPITAINE.

Lorsqu'on eut quitté la table et que les convives se furent installés dans le salon, M. Desrosiers prit la parole :

— Quand, tout-à-l'heure, Cloquet vous a servi d'in-

tion en apprenant que les bases d'un traité de paix avaient été signées entre les deux empereurs. Il y voit le fondement du repos et de la prospérité de l'Italie aussi bien que le rétablissement de la tranquillité générale en Europe. Il accepte surtout avec empressement l'agrandissement de la Sardaigne, désiré depuis longtemps par la plus grande partie du peuple anglais.

Comme le *Morning-Post*, le *Standard* applaudit à la modération de l'Empereur Napoléon. (Pays.)

#### DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

Vienne, 13 juillet. — Un ordre du jour, à Vérone, annonce que l'Autriche a conclu la paix après avoir été abandonnée par ses alliés naturels sur lesquels elle avait compté.

Berlin, 13 juillet. — La *Gazette prussienne* annonce que, par suite de la conclusion de la paix, les troupes de l'armée mobilisée qui étaient déjà en marche ont reçu l'ordre de faire halte dans les positions qu'ils occupaient.

Madrid, 13 juillet. — Hier, à Séville, ont été opérées des arrestations, l'autorité ayant été informée que dans la nuit l'ordre devait être troublé. On découvre des ramifications de la conspiration démocratique avortée.

Turin, 13 juillet, au soir. — M. de Cavour a donné sa démission qui a été acceptée.

M. le comte Arese a été appelé par le roi pour former un nouveau cabinet. — Havas.

#### On lit dans le *Moniteur* :

Quelques désordres se sont produits, dans certaines villes et dans des gares de chemins de fer, à l'occasion du départ ou du passage des troupes destinées à l'armée d'Italie; des soldats, cédant à des entraînements excessifs, se sont écartés de leurs habitudes de calme et de discipline.

Le ministre de la guerre, informé de ces regrettables scènes, en a témoigné son vif mécontentement et vient de donner des ordres sévères pour qu'elles ne se reproduisent pas.

Les troupes ne doivent pas oublier que, dans les wagons, comme dans le rang, elles sont soumises aux règles de la tenue militaire; ce n'est pas par de l'agitation et des clameurs que leur enthousiasme doit se manifester; porter les armes pour l'Empereur et pour le pays est un noble et sérieux devoir; ceux qui l'accomplissent ne doivent, en aucun cas, perdre l'attitude et le calme qui conviennent aux défenseurs de l'honneur national.

Les premières correspondances et les messages télégraphiques que nous avons reçus de toutes les grandes villes de France sont unanimes à constater que la dépêche annonçant la conclusion de la paix a produit tout d'abord dans les départements un immense étonnement qui n'a eu d'égal que l'enthousiasme causé par cette grande et importante nouvelle.

Le premier moment d'heureuse surprise une fois passé, l'explosion de la joie publique n'a plus connu de bornes.

Transmise vers deux heures dans tous les chefs-lieux de départements et d'arrondissements, la glorieuse dépêche a fait suspendre toutes les affaires. Remplie de confiance et d'admiration envers l'Em-

pereur, la France ne craignait pas la guerre, l'ardeur de tous ses enfants l'a bien prouvé; elle a salué avec un enthousiasme toujours croissant les succès de nos armes; mais la nouvelle de la paix apportait trop de consolations inespérées au sein des familles pour que le nom de Napoléon III ne fût pas acclamé, comme il l'a été mardi, par des cris de reconnaissance partis du fond des cœurs.

Le *Pays* publie la lettre suivante de Villafranca, le 11 juillet:

« Ce lieu et cette date resteront célèbres dans l'histoire. On parlera de l'entrevue de Villafranca comme on parle de l'entrevue d'Erfarth et de l'entrevue de Tilsitt. Celle de Villafranca marquera le terme d'une lutte glorieuse pour les armées françaises.

Je suis à Villafranca depuis sept heures du matin. J'avais été prévenu que l'entrevue aurait lieu à neuf heures.

Quelques minutes avant neuf heures, quelqu'un placé en vedette au haut du clocher signale sur la grande route qui traverse la ville deux tourbillons de poussière: l'un s'élève du côté de Valeggio, l'autre du côté de Vérone. Les cloches se mettent en branle.

A neuf heures précises, le cortège de l'empereur Napoléon entre dans Villafranca. L'Empereur est seul en avant, monté sur un cheval bai qui lui sert habituellement depuis le commencement de la campagne. Sa Majesté porte la petite tenue de général de division. Elle est suivie du maréchal Vaillant, chef d'état-major général de l'armée, du général de Martimprey et de toute sa maison militaire. Puis viennent les cent-gardes dont les armures étincellent au soleil et un escadron des guides. Tous ces cavaliers arrivent au grand trot sur la grande place de Villafranca.

Un officier d'ordonnance arrive au galop du côté de la porte de Vérone et prévient l'empereur Napoléon que l'empereur François-Joseph n'est plus qu'à une petite distance de la ville. Le cortège repart au trot et dépasse Villafranca jusqu'à la distance d'un kilomètre.

C'est là que les deux empereurs se sont rencontrés, sur une route poussiéreuse, en plein soleil, au milieu de cette même plaine où ils devaient quelques jours auparavant se livrer une bataille.

Les cortèges se sont arrêtés, et j'ai vu les deux empereurs à cheval se détacher de leur suite et s'avancer l'un vers l'autre. D'abord ils se sont salués, et quand les chevaux ont été assez près, Napoléon III a tendu la main à François-Joseph qui l'a saisie et l'a serrée cordialement.

Puis ils ont tourné bride et sont revenus à Villafranca, l'Empereur des Français tenait la droite et l'empereur d'Autriche la gauche.

François-Joseph était accompagné de M. le feld-maréchal baron de Hess et de ses officiers d'ordonnance. Il portait un uniforme de général de cavalerie en petite tenue, composé d'une petite jaquette bleu de ciel, d'un pantalon de casimir de la même couleur. Il n'avait ni cordons, ni croix. L'héritier des Habsbourg a tous les traits qui caractérisent sa race. Il est grand, blond et ressemble beaucoup à son frère Maximilien que nous avons vu à Paris; il a, comme lui, la lèvre épaisse, la moustache frisée réunie à des favoris touffus, de grands yeux bleus. Du reste, il m'a paru très-ému.

Le feld-maréchal Hess était à la suite de l'Empe-

reur, où le retenaient les devoirs de sa position de major-général. Le vieux général, très-vert encore pour son âge, portait l'uniforme et tous les insignes de son grade.

L'état-major autrichien était assez nombreux, mais beaucoup moins brillant que l'état-major français. Le corps des gardes nobles et celui des hulans, qui forment l'escorte de l'Empereur, se trouvaient entièrement éclipsés par nos cent-gardes et même par nos guides.

Les gardes nobles portent le casque en cuir bouilli, une tunique bleue avec des parements rouges. Les hulans ressemblent assez à notre garde nationale à cheval, à cette différence près que les parements et les liserés rouges de nos gardes nationaux sont oranges dans l'uniforme des cavaliers autrichiens.

Pendant le trajet qu'il y avait à faire pour retourner à Villafranca, les cent-gardes français ont cédé le pas aux gardes nobles, mais les guides sont passés avant les hulans.

A Villafranca une maison avait été préparée pour recevoir les deux souverains, celle de M. Carlo Gaudini Morelli, située dans la rue principale de la ville, et dans laquelle l'empereur d'Autriche avait déjà passé une nuit avant la bataille de Solferino. Cette maison est simple; elle a une façade très-ordinaire, et dans l'intérieur, un ameublement confortable, mais sans luxe. Je l'avais visitée dans la matinée et j'avais vu, outre la chambre à coucher de François-Joseph, le petit salon peint à fresque préparé pour la conférence de ce jour.

Je l'ai bien étudié dans tous ses détails, ce petit salon désormais historique. Les peintures des murailles ne sont pas de premier ordre; elles représentent des paysages invraisemblables sous des draperies impossibles. Il y a deux canapés, des fauteuils en petit nombre et des chaises en abondance. L'étoffe des meubles est verte.

Au milieu de la pièce se trouve une table carrée recouverte d'un tapis vert. Sur cette table, pendant que je visitais l'appartement, on est venu porter un vase de fleurs toutes fraîches qui ont répandu dans le petit salon une odeur suave.

C'est là, autour de cette table, devant ce bouquet de fleurs, que Napoléon III et François-Joseph se sont enfermés seuls pendant une heure environ. Personne n'a assisté à cette conversation, et je puis ajouter hardiment que tout le monde ignore ce qui s'est passé entre les deux souverains. Mais il y avait, pendant qu'ils conféraient ensemble, comme une attente solennelle.

Je me trouvais alors sur la place de Villafranca d'où je voyais le seuil de la maison Gaudini occupée par les escortes. On n'entendait pour ainsi dire aucun bruit. Toutes les conversations étaient suspendues. C'est une émotion dont je garderai toute ma vie le souvenir et qu'il m'est impossible de vous traduire telle que je l'ai ressentie.

Vous ne vous attendez pas, je pense, à des détails sur l'entretien des deux empereurs. Jamais indiscretion n'aurait été plus difficile à commettre. Tout ce que je peux vous dire, c'est que, lorsqu'ils sont sortis de leur petit salon, Napoléon III et François-Joseph paraissaient rayonnants; ce dernier a adressé à l'état-major de l'Empereur quelques paroles qui exprimaient toute son admiration pour notre brave armée.

Sa Majesté a présenté la main au maréchal Vaillant, au général de Martimprey et au général

troducteur, dit-il à Lucien Menneville, il s'est écrié: Voilà la surprise que nous a réservée le capitaine!

— Et elle est bonne, je le garantis, répliqua le sergent.

— Elle est allée au-delà de mon espérance, ajouta Félicie.

— Très-bien, fit en riant surnoisement l'officier, et pourtant chacun s'est trompé, comme vous l'avez pu voir, puisque la première surprise a été pour moi.

— C'est ma foi vrai, répliqua Cloquet.

— En effet, dirent en même temps Félicie et Justin.

— Quand j'allais parler, M. Lucien Menneville est arrivé, et sa présence m'a fait perdre de vue l'objet de la réunion.

— Au moins je ne suis pas de trop? demanda Lucien.

— Est-ce que vous ne voulez pas être de cette famille qu'a si bien qualifiée la gasconnade de Cloquet?

Sur le geste expressif de Lucien, M. Desroziers ajouta:

— Il n'y a personne de trop, écoutez-moi donc.

Lorsque je revins en France, et qu'il me fut possible de penser à quelqu'un et à quelque chose, je me souvins d'un brave soldat qui, deux ou trois fois, m'a empêché de perdre pied.

La première, c'était en Egypte, au Caire. Un coup

de briquet para un coup de cimeterre et me débarrassa du mameluck qui me l'envoyait.

La seconde, c'était en Autriche. Une jambe se glissa dans les miennes et m'étendit à terre. J'étais tellement exaspéré que je n'entendis pas siffler une douzaine de balles dont j'étais la cible. En me relevant je compris: ma chute m'avait préservé d'une décharge de fuyards.

Enfin, c'était pour la troisième fois, à la Moskowa, un événement d'un autre genre. Un cuirassier de la plus belle encolure me destinait un revers de latte qui était dans les conditions d'une parfaite réussite, je m'y connaissais! Mais au lieu de prendre la diagonale, le cuirassier timbré à l'aigle noir prit la perpendiculaire et fit de sa lame un piquet en vidant les arçons. Un soldat de la compagnie avait soulevé la jambe du sabreur. T'en souviens-tu Cloquet?

— Si je m'en souviens! répliqua l'invalidé, comme si cela datait d'hier. Il était petit à se perdre dans les guêtres d'un grenadier, mais hardi, mais agile: un écureuil avec des épaulettes!

— C'était le tambour Aboukir, poursuivit M. Desroziers. Un feu de peloton l'emporta au moment où le père de Lucien lui faisait passer la rivière au pas de charge sur un pont qui chancelait et craquait comme une balançoire. Aboukir avait un garçon déjà grand auquel je vou-

lus essayer de payer la dette contractée envers le père; c'était Justin. Si je répète ces choses-là, qu'on sait par cœur ici, c'est pour que Lucien n'ignore rien de ce qui nous regarde. Je fis ce que je pus. Justin fut mis à l'école; de l'école, où il n'apprit pas trop mal ce qu'on lui montra, je le plaçai en apprentissage; l'apprenti devint ouvrier, l'ouvrier est devenu maître. C'est maintenant un chef d'atelier qui prospère. A force de mettre de la dorure sur le chêne et le sapin, il finira par en mettre sur son grand livre.

— Je tâcherai, capitaine.

— C'est un bon sujet.

— J'en suis caution, dit le sergent, il ne prendrait pas un chinois entre ses repas.

— Croiriez-vous que cela a déjà une vingtaine d'ouvriers! Allons, Justin, tu as eu plus de chance que ton père; s'il a eu son petit lambeau de gloire, une viande un peu creuse parfois, tu as eu le bonheur et les profits du travail; si je n'avais été soldat, j'aurais voulu être chef d'atelier.

— Et vous auriez été un fier chef, dit Justin: ferme et bon.

— Ah! tu deviens flatteur aussi, Monsieur le doreur, répliqua l'officier en lui frappant sur l'épaule. Eh bien, puisque tu m'y forces, je vais tout dire.

Fleury. Elle a échangé de nouvelles marques d'amitié avec Napoléon III, et elle est remontée à cheval pour retourner à Vérone.

L'Empereur Napoléon est reparti à onze heures pour le quartier-général de Veggio. — Léonce Dupont.

On écrit de Tourane au *Moniteur* :

L'ennemi ayant construit sur la rivière de Tourane et aux environs du fort de l'Ouest des ouvrages compromettants pour la sûreté du fort de l'Est et pour celle de la flottille que nous entretenons en rivière, une expédition était devenue nécessaire pour enlever ces ouvrages et dégager nos positions.

L'amiral a profité, pour l'exécuter, de l'arrivée des renforts que lui apportait la *Marne*.

Le 8 mai, après avoir fait canonner les ouvrages ennemis par les deux forts de l'Est et de l'Ouest, une batterie d'obusiers de montagne, les bâtiments de la rade et les embarcations de la flottille, l'amiral ordonna l'attaque par les troupes du corps expéditionnaire, partagé en trois colonnes, fortes chacune de 600 hommes environ.

Tous les ouvrages ennemis furent abordés d'abord au centre, et ensuite à la droite et à la gauche, avec une résolution et un entrain dignes des plus grands éloges; les troupes alliées ont rivalisé d'ardeur et de courage. Un grand nombre de ces ouvrages présentaient un relief considérable; les épaulements fort épais étaient impénétrables à peu près partout aux boulets du plus gros calibre; tous étaient entourés de fossés profonds; quelquefois ces fossés étaient doubles, leurs revers et leur fond étaient semés de piquants de bambou profondément fichés en terre; des piquants pareils garnissaient à grande distance les glacis des ouvrages, dont les approches étaient en outre entourées de trous-de-loup; enfin, les parapets étaient défendus par d'innombrables chevaux de frise, armés de pointes aiguës. Aussi, confiants dans ces obstacles, les soldats annamites ont-ils tenu sur plusieurs points avec une ténacité qui n'a cédé qu'aux efforts énergiques des troupes alliées. Je n'entrerai pas dans le détail de toutes les attaques qui, menées partout avec élan, ont été partout couronnées d'un plein succès.

L'attaque générale avait commencé à six heures du matin; à dix heures l'ennemi était chassé de toutes les positions d'où il s'agissait de le déloger. Ce résultat est dû à la vigueur et à l'habileté qu'ont montrés les chefs de colonne, parfaitement secondés par les officiers des deux nations placés sous leurs ordres. Parmi ces officiers, on cite spécialement le chef de bataillon du génie Déroulède Dupré, qui a été le premier à arborer le drapeau français sur les lignes ennemies dans un ouvrage voisin du fort de l'Ouest, en même temps que le commandant Gonzales escaladait ces mêmes lignes sur un autre point. En toutes circonstances, le chef de bataillon Martin des Pallières s'est montré habile et vaillant militaire, et M. le commandant Reynaud se lève éminemment du concours qu'il lui a prêté. M. le colonel Lauzarote cite particulièrement le commandant Primo Rivera, son chef d'état-major, qui a enlevé les troupes lors de l'attaque du fort dit des *Magasins au riz*, fort dans lequel l'ennemi a fait une vigoureuse résistance.

L'artillerie des ouvrages ennemis, terrassée par les trois colonnes, a été détruite, à l'exception de celle qui armait les batteries avoisinant la mer, qui

a été embarquée. A quatre heures, toutes les troupes rentraient dans un camp retranché construit par les Annamites, dans le village du fort de l'Ouest et dont le commandant du génie, M. Déroulède, s'était occupé sur-le-champ de retourner contre eux les défenses principales.

Tel est l'ensemble des opérations du 8 mai, dans lesquelles les troupes ont montré un admirable dévouement, car elles combattaient sous un soleil de feu et avaient à marcher dans des sables brûlants, marche bien rude pour nombre de soldats affaiblis par la maladie. Plusieurs hommes et quelques officiers ont été frappés d'insolations; jusqu'à présent elles n'ont pas eu de résultat mortel.

D'après les rapports des espions, les forces annamites auraient compté 10,000 hommes, et 700 hommes auraient été mis hors de combat, dont 100 tués.

Depuis le 8 mai, nous avons complété notre ligne de défense qui est armée avec les obusiers de montagne; les troupes campées dans ces retranchements travaillent, autant que l'excès de la chaleur le permet, à élever sur les hauteurs qui sont en arrière de ce camp un ouvrage qui, se liant au fort de l'Ouest et croisant ses feux avec celui de l'Est, doit nous assurer la possession de l'entrée de la rivière et l'accès de la presqu'île par le fort de l'Est.

L'ennemi s'est retiré sur la seconde ligne et sur les ouvrages qui couvrent la route de Hué.

A la date du 6 mai, tout se trouvait dans un état satisfaisant à Saïgon.

#### FAITS DIVERS.

Le *Moniteur* publie un long rapport de S. A. I. le prince Napoléon, commandant le 5<sup>e</sup> corps de l'armée d'Italie, à l'Empereur.

— Les nouvelles des hôpitaux d'Italie sont excellentes. Le moral des blessés s'est relevé. Les amputations ont été pratiquées dans d'excellentes conditions. Elles sont moins nombreuses qu'anciennement. Autrefois, on amputait beaucoup sur le champ de bataille; aujourd'hui on fait un deuxième pansement et on n'ampute que dans les ambulances, après avoir sérieusement examiné le malade. L'habileté de notre corps médical, toujours si dévoué à sa noble mission, n'avait jamais déployé plus de ressources que durant la dernière campagne.

On annonce que le ministère de la guerre vient, par une dépêche télégraphique, de contremander le départ de tous les détachements de troupes destinés pour l'Italie.

— Il paraît qu'une effervescence assez vive aurait eu lieu à Florence, lors de la publication de la nouvelle de la paix. Des individus se seraient même précipités dans les bureaux du *Moniteur toscano*, pour déchirer les affiches qu'on allait apposer.

Il y aurait en aussi, à Milan, quelques manifestations individuelles. Mais la population a réagi contre elles, et le calme est revenu immédiatement.

— Dès mercredi soir, la nouvelle de la paix a été portée à la caserne des Autrichiens, à Nantes. Tous les prisonniers ont été enchantés d'apprendre qu'ils allaient pouvoir, d'un jour à l'autre, rentrer dans leur patrie; cependant deux ou trois ont, assurément, manifesté quelque regret de partir et quelque désir de s'établir à Nantes. Ils ont été si touchés de l'accueil bienveillant de notre population qu'ils se

sont pris à aimer la France et ne veulent plus la quitter.

— Un officier de la garde impériale, M. Fourier-d'Hincourt, petit-neveu de Saint-Fourier, et neveu du général, est un exemple des chances providentielles des champs de bataille. Devant Sébastopol, ayant reçu une balle qui lui traversa le corps, il est relevé parmi les morts; quoique se ressentant encore de cette cruelle blessure, il a voulu, contrairement à l'avis du médecin, faire la campagne avec son régiment, le 1<sup>er</sup> des voltigeurs de la garde, l'un des premiers, à Magenta, qui ait franchi les palissades sous un feu meurtrier; une de ses épaulettes, avec le drap de l'uniforme et un morceau de la chemise, ont été enlevés par une balle tyrolienne.

A Solferino, au moment où la position venait d'être enlevée, il reçut deux contusions: l'une par une balle au genou; l'autre, par un bisciaïen à l'épaule; en même temps, il recevait un coup de feu à la cuisse, et ses vêtements étaient mis à jour par les projectiles... Plus heureux qu'à Sébastopol, on espère que les blessures reçues par M. Fourier-d'Hincourt, qui a fait huit campagnes en Algérie, lui permettront de rejoindre sa compagnie avant un mois. Il a été transporté à Brescia, dans une maison particulière.

#### CHRONIQUE LOCALE.

Il sera chanté demain, à l'église Saint-Pierre, un *Te Deum* d'action de grâces, à l'occasion de la paix.

*LISTE des dons patriotiques en argent, centralisés à la Mairie de Saumur, destinés à l'armée d'Italie.*

Le Tribunal civil.....	140 fr.
Les avoués.....	100
Les avocats.....	60
M. le Gardeur de Tilly.....	50
M. Néustedt.....	10
M. Chevallier, avocat.....	10
M. Le Coniac, directeur des postes...	10
M. Louvet, député, maire de Saumur.	200

Ensemble..... 580 fr.

Pour chronique locale et faits divers : P.-M.-E. CODET.

#### TEMPÉRATURE.

Depuis quelques jours, la chaleur est extraordinairement forte. Mardi, 12 de ce mois, le thermomètre centigrade, placé à l'ombre, est monté à 35 degrés, à deux heures et demie; le 13, à trois heures, il est monté à 37 degrés; enfin, le 14, à trois heures, il a atteint 37 degrés 2 dixièmes. C'est la plus forte chaleur que l'on ait ressentie à Saumur depuis 1852. Saumur, le 15 juillet 1859.

Louis RAIMBAULT, vétérinaire.

#### DERNIÈRES NOUVELLES.

On pense que l'Empereur arrivera à Saint-Cloud dimanche soir. — Havas.

Le *Moniteur* contient dans sa partie non officielle la dépêche télégraphique suivante :

— Est-ce qu'il a fait un tour de sa façon? demanda Cloquet en cherchant à deviner le sens de la menace, moitié sérieuse, moitié plaisante, de son ancien chef.

— Je le crois bien!

— Et c'est un tour?...

— Pendable!

Justin tout effaré et se méprenant sur le sens de l'accusation, interrogeait vainement sa mémoire.

— J'intercède pour M. Brunet, dit en riant Félicie, il est si bon!

— Un hypocrite, répliqua M. Desroziers.

— Du tout, la franchise même.

— C'est que tu ne le connais pas; son air sournois et sa candeur de jeune personne t'ont trompée, et pourtant tu es femme! les yeux du troupière ont mieux vu que les tiens. Il est vrai que j'ai été adjudant, c'est presque juge d'instruction; puis, je suis de première force en comptabilité.

A ces mots le doreur sourit comme un enfant surpris en faute, et baissa les yeux devant le regard chargé de bienveillante menace de M. Desroziers.

— Cloquet, combien font deux et deux?

— Ça pourrait bien faire quatre, comparativement.

— Tu comptes comme du temps de l'Empire, trainard; Justin a prouvé que ça faisait huit.

— Capitaine, je vous en prie, murmura Brunet.

— Oh! comme vous êtes parabolique, mon père, dit Félicie.

— Eh bien, je m'explique: Vous savez tous que c'est Justin qui m'a choisi ce logement. Je paie juste au propriétaire la moitié de ce qu'il vaut et de ce qu'il coûte.

Justin ne savait quelle attitude prendre, et il semblait implorer des yeux la fin de cette exposition qui le rendait confus.

Le capitaine n'était pas homme à marchander avec la reconnaissance et la vérité.

— Ce n'est pas tout, poursuivit-il. Afin d'économiser les démarches de notre ménagère, il envoie chaque matin prendre le programme culinaire que Félicie arrête chaque soir, et ce qui vaut dix francs pour tout le monde, ne vaut pour nous, comme le logement, que la moitié, le tiers, le quart, selon que la supercherie peut plus ou moins se dissimuler. Jusqu'à mes fournisseurs qu'il a mis du complot! c'est un rabais perpétuel; aussi Paris, si ruineux pour les petites bourses, me semblait un pays de cocagne calomnié par les dépensiers. Qu'en dites-vous?

— Je dis que c'est une action qu'on raconte mais qui ne peut être louée, un compliment la gâterait, dit Mennerville en adressant un geste de sympathie au doreur.

Félicie se leva; son visage exprimait une reconnais-

sance profonde; une larme vint faire resplendir ses beaux yeux; cette larme tomba comme une perle précieuse, sur la main de Justin qui tressaillit, il se sentait trop payé; le cœur de la jeune fille était tout entier dans cette larme.

— Tu as fait ça, petit! s'écria Cloquet dont la voix fit explosion comme s'il se fut agi de commander une manœuvre, tu n'es pas un homme, tu es une sœur de charité déguisée; viens que je t'embrasse!

Et les deux bras ouverts, le sergent enleva, en l'étreignant, le fils d'Aboukir.

— Ça vaut dix croix et trois jambes de bois.

— Michel, le convive de hasard, pleurait comme un enfant.

La rude physionomie du capitaine, transformée pendant son récit, n'avait pas encore repris son apparence ordinaire. Un sourire indéfinissable qu'une arrière-pensée retenait sur sa bouche, se mariait avec une émotion comprimée, et promettait encore quelque chose.

Cette scène qu'on pourrait classer dans la poétique sentimentale de *souvenirs et regrets* du peintre Dubufe, n'a que le tort de la vérité et de la banalité. Les écorces rudes enveloppent souvent des âmes faciles à émouvoir. Il y a de l'enfant dans le soldat.

(La suite au prochain numéro.)

Desenzano, le 14 juillet 1859. — La Gazette d'Augsbourg, dans son numéro du 10 juillet, prétend que la cause de l'armistice a été l'existence de maladies dangereuses dans l'armée française. Nous pouvons heureusement donner à cette assertion le démenti le plus formel. L'état sanitaire de l'armée française est excellent et surpasse même les espérances que l'on pouvait avoir en présence des fatigues et des chaleurs qu'elle a eues à supporter.

Turin, 14 juillet, 3 h. 40 m. du soir. — La Gazette Piémontaise annonce que tous les ministres ont donné leur démission et qu'ils conservent leurs

portefeuilles jusqu'à la formation du nouveau cabinet.

Milan, 14 juillet, 10 h. 45 m. du soir. — L'Empereur est arrivé ce soir, à 5 heures. Il a été accueilli par les chaleureuses acclamations de la population.

Sa Majesté partira demain, à 2 heures pour Turin. Le roi Victor-Emmanuel accompagnera Sa Majesté jusqu'à Suse. Les deux souverains se sépareront le 16.

Milan est illuminé en l'honneur de l'Empereur. La place du palais est couverte du monde. — Havas.

**TAXE DU PAIN du 16 Juillet.**  
Première qualité.  
Les cinq hectogrammes..... 15 c. 83 m.  
Seconde qualité.  
Les cinq hectogrammes..... 13 c. 33 m.  
Troisième qualité.  
Les cinq hectogrammes..... 10 c. 83 m.

**BOURSE DU 14 JUILLET.**  
3 p. 0/0 baisse 85 cent. — Ferme à 68 25.  
4 1/2 p. 0/0 baisse 1 fr. 25 cent. — Ferme à 93 25.  
**BOURSE DU 15 JUILLET.**  
3 p. 0/0 hausse 35 cent. — Ferme à 68 60  
4 1/2 p. 0/0 hausse 50 cent. — Ferme à 93 75.

P. GODET, propriétaire-gérant.

Etude de M<sup>e</sup> CHEDEAU, avoué à Saumur.

D'un exploit de Mauriceau, huissier à Saumur, en date du neuf juillet mil huit cent cinquante-neuf, enregistré,

Il appert :

Que la dame Renée-Jeanne Drouault, épouse du sieur Paul-Auguste Ravenau, chausseur, demeurant en la commune du Vaudelnay-Rillé, a formé contre son mari une demande en séparation de biens par-devant le tribunal civil de première instance séant à Saumur, et qu'elle a constitué sur cette demande M<sup>e</sup> Chedeau, avoué à Saumur.

Dressé à Saumur, par l'avoué sous-signé, le douze juillet mil huit cent cinquante-neuf.

(327) CHEDEAU.

Etude de M<sup>e</sup> CHEDEAU, avoué à Saumur, rue du Temple, n<sup>o</sup> 22.

## VENTE

PAR ADJUDICATION,

Sur licitation et sur la mise à prix de 12,000 fr.

D'UNE GRANDE ET BELLE

## MAISON,

Située rue St-Jean, n<sup>o</sup> 18, à Saumur,

Occupée par M. OGER, marchand de parapluies.

Cette maison, par sa composition et sa distribution commode, peut être divisée par plusieurs locations et donner ainsi des produits avantageux. Elle convient pour un commerce de gros et de détail.

L'adjudication aura lieu le mercredi 27 juillet 1859, à midi, en l'étude de M<sup>e</sup> LEROUX, notaire à Saumur, rue Beaurepaire.

La vente est poursuivie en vertu de trois jugements rendus par le Tribunal civil de première instance séant à Saumur, en date du vingt-neuf janvier mil huit cent cinquante-sept, du sept novembre suivant, et du neuf juin mil huit cent cinquante-neuf; tous les trois enregistrés et signifiés;

A la requête de M<sup>me</sup> Marie-Euphrasie Béguin, épouse séparée de corps et de biens de M. Louis-Auguste Oger, marchand de parapluies, demeurant à Saumur, demanderesse en licitation, ayant M<sup>e</sup> Chedeau, avoué, demeurant à Saumur, pour avoué constitué;

Contre mondit sieur Louis-Auguste Oger, marchand de parapluies, demeurant à Saumur, co-licitant, ayant pour avoué constitué M<sup>e</sup> Bodin, avoué, demeurant à Saumur.

Désignation de la Maison.

Une maison, située à Saumur, rue Saint-Jean, n<sup>o</sup> 18, consistant en un corps de bâtiment sur la rue, composé : au rez-de-chaussée, d'un magasin et un petit salon avec cheminée en mar-

bre, corridor sortant dans la rue; au premier étage, de deux chambres dont une à cheminée; au second étage, de deux chambres à cheminée et d'un cabinet aussi à cheminée, grenier sur le tout couvert en ardoises; — cour pavée, pompe et lieux d'aisances; — à gauche de la cour un petit bâtiment appartenant au précédent, composé : au rez-de-chaussée, de deux chambres froides séparées par une cloison en bois, deux placards se trouvant dans la chambre qui joint le petit salon, une armoire ou placard se trouvant dans la deuxième chambre; au premier étage, une chambre à cheminée et un cabinet, grenier dessus, couvert en ardoises. — Au fond de la cour un autre bâtiment composé d'une cuisine au rez-de-chaussée, deux chambres dont une à cheminée au premier étage, deux petites chambres à cheminée au second étage, grenier sur le tout, couvert en ardoises; — une écurie et un cellier à côté de ce dernier bâtiment; grenier au-dessus, balustrade en bois dans la cour. — Le tout joignant au midi la rue Saint-Jean, au levant M<sup>me</sup> Leffèvre et M<sup>lle</sup> Touchet, au couchant M<sup>me</sup> Lionnet, au nord M. Allain.

Mise à prix nouvelle, douze mille francs, ci. . . . . 12,000 fr.

S'adresser, pour prendre communication du cahier des charges, à M<sup>e</sup> LEROUX, notaire à Saumur, rue Beaurepaire;

Et pour avoir des renseignements, à M<sup>e</sup> CHEDEAU et M<sup>e</sup> BODIN, avoués à Saumur.

A Saumur, le neuf juillet mil huit cent cinquante-neuf.

CHEDEAU.

Enregistré à Saumur, le neuf juillet mil huit cent cinquante-neuf, folio case . . . . . Reçu un franc, dixième dix centimes.

(321) Signé : LINACIER.

Etude de M<sup>e</sup> VAILLIER, huissier à Saumur.

## VENTE

DE RÉCOLTES

Par autorité de justice.

On fait savoir que, le dimanche dix-sept juillet mil huit cent cinquante-neuf, heure de midi, sur la place publique de la commune de Parnay, il sera, par suite de la saisie-brandon faite à la requête de François Tempier, marchand de blé à Soulanges, sur le sieur Barthélemy Petit, meunier à Turquant, par exploit de M<sup>e</sup> Vaillier, huissier à Saumur, procédé, par le ministère de ce dernier, à la vente au plus offrant et dernier enchérisseur de la récolte à faire prochainement, sur : 1<sup>o</sup> trente-quatre ares cinquante centiares, en trois pièces, ensemencées en blé-froment, sises commune de Parnay;

2<sup>o</sup> Dix-neuf ares, en un pièce, ensemencée en fèves, sise commune de Montsoreau.

On paiera comptant. (328)

## A VENDRE

A RENTE VIAGÈRE,

## MAISON ET CLOS DE VIGNE,

Contenant environ 27 ares 50 centiares, situés à Saumur, rue du Pres-soir-Saint-Antoine.

Plus 2,000 francs à placer aussi à rente viagère.

S'adresser à M<sup>e</sup> DUTERME, notaire à Saumur. (329)

Etude de M<sup>e</sup> LE BLAYE, notaire à Saumur.

## A VENDRE

La Propriété

## DU COUVENT,

Dépendant de la succession de M. Mauviel;

Joignant la Ville du Puy-notre-Dame, sur le chemin de Cix, composée de maison bourgeoise, dépendances, servitudes complètes, verger et vignes; le tout en bon état et bon rapport, clos de murs, contenant 80 ares.

S'adresser audit M<sup>e</sup> LE BLAYE, et à M<sup>lle</sup> DESEAU, propriétaire, demeurant dans ladite maison. (180)

## A VENDRE ou A LOUER

Présentement,

## UNE MAISON,

Rue Cendrière, 7.

S'adresser à M<sup>me</sup> veuve RALLET.

## A VENDRE

1<sup>o</sup> Deux petites FERMES, commune de St-Lambert.

2<sup>o</sup> Et le GRAND JARDIN de Nautilly, qui sera divisé au gré des acquéreurs.

S'adresser à M. GAURON-LAMBERT.

## A VENDRE

## UN BON PIANO.

S'adresser au Bureau du journal.

## A AFFERMER

## LA MINOTERIE

## DE DESMOULINES,

Située près Airvault (Deux-Sèvres), sur un ruisseau ne manquant jamais d'eau, ayant quatre paires de meules anglaises.

S'adresser à M. MATHIEU, notaire à Airvault, ou à M. FOURREAU, propriétaire audit lieu. (326)

## MAISON,

## A LOUER

Pour la St-Jean prochaine,

Située rue Verte, près le Champ-de-Foire,

Occupée en ce moment par M.

GALLARD, agent-voyer.

Cette maison est composée de huit chambres à feu, cuisine et grenier regardant sur le tout; cellier, cour et jardin.

S'adresser à M. GIRARD fils, marchand de bois et charbon, place de la Grise. (147)

## A CÉDER

DE SUITE,

Pour cause de décès,

## Une bonne étude d'huissier

A Montreuil-Bellay, chef-lieu de

canton (Maine-et-Loire).

S'adresser à M<sup>e</sup> CHEDEAU, avoué à Saumur, ou à M<sup>e</sup> DOUSSAIN, notaire à Martigné-Briand. (298)

M<sup>e</sup> BEAUREPAIRE, avoué à Saumur, demande un CLERC. (297)

M. CH. MORIN, négociant, rue Beaurepaire, demande un DOMESTIQUE intelligent et sachant lire. Jusqu'à ce qu'il l'ait trouvé, il emploierait un homme de journée. (324)

Religion. **L'AMI DU PEUPLE** Travail.  
— Famille. **JOURNAL DU DIMANCHE.** Propriété.

Les feuilles politiques présentent aujourd'hui le plus vif intérêt; tout le monde veut connaître les nouvelles; chacun a besoin d'un journal.

L'AMI DU PEUPLE se recommande au public par l'abondance et le choix des matériaux qu'il donne. Son format est celui du MONITEUR UNIVERSEL, et il arrive le dimanche dans toutes les communes.

Chaque numéro contient tous les événements politiques de la semaine; les Faits officiels; une Chronique départementale; des articles Variétés; des articles d'Agriculture; un Bulletin de commerce, très-complet; un Feuilleton; des Nouvelles diverses; en un mot tout ce qui peut contribuer à instruire et amuser le lecteur.

DOUZE ANNÉES d'existence ont consacré le succès de ce journal. Le prix d'abonnement est de 8 fr. PAR AN pour toute la France; 4 fr. pour SIX MOIS.

Il suffit en conséquence, pour s'abonner, d'envoyer, par lettre affranchie, un bon de poste de 8 fr. pour un an, ou de 4 fr. pour 6 mois, à l'adresse de M. le Directeur de l'Ami du Peuple, rue Saint-Laud, 83, à Angers (Maine-et-Loire).

Un numéro d'essai sera envoyé à toute personne qui en fera la demande par Lettre affranchie.

Saumur, imprimerie de P.-M.-E. GODET.